

Valérie de Daran

« Traduit de l'allemand
*« Traduit de l'allemand
(Autriche) »*
(Autriche) »

Etude d'un transfert littéraire
Etude d'un transfert littéraire

Valérie de Daran

« Traduit de l'allemand
*« Traduit de l'allemand
 (Autriche) »* »

Etude d'un transfert littéraire
Etude d'un transfert littéraire

Introduction

D'un côté: la traduction. De l'autre: les théories (sociologie, histoire, linguistique, stylistique et autres traductologies) de la traduction. Deux pôles opposés, voire irréconciliables? Les praticiens, souvent, dénigrent la théorie, ou se placent au-dessus d'elle, les théoriciens vampirisent le travail des praticiens sans toujours prendre la peine de consulter ces derniers. Si l'on traduit beaucoup aujourd'hui, à la faveur de l'ouverture des frontières, de l'élargissement européen et d'une circulation des textes devenue planétaire, on théorise sur le traduire plus encore qu'on ne traduit. Dans l'enseignement supérieur et la recherche universitaire, et pas seulement en France, se sont développés, surtout ces trente dernières années, une science, la «traductologie¹», et son produit dérivé, la «méthodologie de la traduction»; en linguistique, on assiste à l'essor de la linguistique dite «contrastive» qui étudie et compare les traductions d'un même texte dans une ou plusieurs langues. Dans un vertigineux empilement méta-théorique, on va jusqu'à forger des théories sur la théorie, ajournant ainsi le contact avec la pratique et les praticiens. Par ailleurs, il faut reconnaître que peu de

1 «Longtemps considérée comme une activité secondaire, sinon méprisable, en tout cas sujette à critiques, la traduction a suscité, depuis les années 1970 environ, un regain d'études qui ont mis l'accent sur le rôle à la fois incommode et irremplaçable qu'elle joue dans le monde des lettres. Le terme *traductologie*, que la version électronique du *Trésor de la langue française* ne connaît pas encore, est d'ailleurs apparu au cours de ces années, et les travaux sur la traduction se multiplient.» Cf. CHEVREL 2006, p. 50. Soulignons que la France accuse dans ce domaine un certain retard, la «traductologie» s'étant surtout développée dans la sphère anglo-saxonne où elle dispose d'une forte assise institutionnelle. La *Translationswissenschaft* ou *translatologie*, science de la translation qui rend compte à la fois du travail de traduction et d'interprétation, est très bien représentée dans les instituts d'interprétariat et de traduction allemands ou autrichiens. Elle a aussi connu un net essor dans les pays à situation de di- ou polyglossie (Canada, Suisse).

traducteurs thématisent leur pratique; s'ils le font, c'est souvent sous forme de notes personnelles à usage réservé (et unique) qui ne seront jamais synthétisées. Ils laissent ainsi le champ libre aux seuls spécialistes des théories du traduire.

Pour les traducteurs eux-mêmes, traduire est et reste de l'ordre du particulier, du cas d'espèce, de l'adaptation au coup par coup, texte par texte. Les «solutions» sont empiriques, rarement transposables, liées à la culture, à la sensibilité, à l'histoire individuelle du traducteur, à sa connaissance de l'auteur, au hasard des rencontres et des associations d'idées, des lectures dans la langue de départ, et plus encore dans celle d'arrivée. Pour Alain Verjat: «Il n'y a pas de méthode, il n'y a que des traducteurs².» Pour Claude-Michel Cluny: «Il n'y a pas de système de traduction, il y a des approches différentes³.» Emmanuel Hocquard, qui ne souhaite parler que d'expérience personnelle, précise: «Je n'ai pas de théorie particulière de la traduction, je ne suis pas non plus un théoricien de la traduction⁴.» Pour Jean-Baptiste Para, il est vain de chercher une méthode généralisable, le traducteur ne peut travailler qu'en empathie avec l'œuvre à traduire: «Si le traducteur s'imprègne de l'œuvre du poète, il y trouvera, cristallisé en formules, un substantiel viatique. Non pas une clé ou une méthode, mais le secours d'un horizon vers lequel se diriger⁵.»

La difficulté à relier pratique et théorie, à élaborer une analyse du traduire qui en intégrerait les différentes étapes et formes, qui ne serait pas pure théorie ou pur discours historique mais «praxéologie», se reflète dans la prolifération des discours imagés ou métaphoriques sur le rôle, le statut, l'activité du traducteur. A qui le traducteur n'est-il pas comparé – ou ne se compare-t-il pas... Dans les comptes-rendus des *Assises de la traduction littéraire*, Claude Vigée le dépeint en pêcheur et lutteur, ailleurs, on le dit «passeur», «emprunteur», «pil-

2 ASSISES 1992, p. 132.

3 ASSISES 1992, p. 72.

4 ASSISES 1992, p. 19.

5 ASSISES 1992, p. 134.

leur⁶», «inventeur» plus que «copiste⁷». Les métaphores filées et les comparaisons foisonnent:

Le traducteur de poésie est à la fois un mort vivant et un seigneur. Comme un pèlerin, cette âme errante, le traducteur est dans une recherche inquiète de mots et d'état poétique [...] Sa quête achevée, le traducteur-trouveur détient la royauté du verbe [...]⁸.

L'activité du traducteur est un «casse-tête» qui oscille entre différentes disciplines, «de l'algèbre à la chimie, de l'aptitude à résoudre des énigmes au jardinage et à l'art des faussaires». «Avec Baudelaire, le traducteur se change en casseur de pierres sous le soleil de midi⁹.» Pour Georges-Arthur Goldschmidt, le traducteur est un «marcheur» qui arpente la «forêt du sens¹⁰». Pour Christiane Montécot, un «traître», un «profiteur», un «gâcheur d'ouvrage¹¹». Pour Sylvie Durastanti, il est tour à tour un «agent double», une espèce de contrebandier qui «trafique» des mots, un «apache de l'édition», un «voyou de la littérature», un «scaphandrier», une «discrète doublure¹²», un «athlète du néant¹³», un «grand ravaudeur», un «pirate¹⁴»; son activité est «manducatoire¹⁵», sa tâche hantée pour certains par le «fantasme de servage prostitutionnel¹⁶»...

Passeur, aventurier, intercesseur investi d'une mission quasi sacrée ou prostitué(e) de la littérature, le traducteur n'a que l'embarras du choix au bazar des métaphores. Il pourrait pourtant aisément sortir de la spirale infernale des comparaisons. Mais le veut-il? Si l'on consulte les comptes rendus des Assises de la traduction en Arles, on est par-

6 Cf. Jean-Paul Savignac, ASSISES 1992, p. 107.

7 Cf. Friedhelm Kemp, ASSISES 1992, p. 128.

8 Cf. Jean-Paul Savignac, ASSISES 1992, p. 109.

9 Cf. Jean-Baptiste Para, ASSISES 1992, p. 130.

10 GOLDSCHMIDT 1996, p. 237.

11 Cf. Christiane Montécot, ASSISES 1998, p. 155.

12 DURASTANTI 2002, pp. 9-18.

13 DURASTANTI 2002, p. 34.

14 DURASTANTI 2002, pp. 115-116.

15 DURASTANTI 2002, p. 67.

16 DURASTANTI 2002, p. 86.

fois surpris du peu de renseignements concrets que fournissent les traducteurs tant sur eux-mêmes, sur leur situation (entre auteur et éditeur, à la fois pourvoyeur et serviteur du texte...) que sur leur approche du texte à traduire. Çà et là, quelques éclaircissements sur une difficulté particulière rencontrée lors de l'élaboration d'une traduction, ou le compte rendu succinct d'un parcours de traducteur. Le lecteur souhaiterait poser ses questions: comment êtes-vous venu à tel auteur (par affinité, sur commande...)? A tel éditeur? Quelle réception ont trouvé vos traductions? Comment s'est développée votre activité de traducteur? Les auteurs que vous avez traduits ont-ils une parenté entre eux? Quels sont vos liens avec tel auteur, tel éditeur, avec les autres traducteurs? La question du positionnement du traducteur dans la vie littéraire est peu abordée, et la tâche du traducteur se drape d'une mystérieuse (suspecte? prestigieuse?) obscurité. Bien sûr, il y a la nécessaire confidentialité du métier, le souci de préserver sa part de marché, la crainte de dévoiler les ressorts de la concurrence éditoriale, les dessous des affaires (subventions à la clé, échanges de services...). Mais faute de promouvoir suffisamment leur rôle, d'afficher clairement l'importance de leur médiation au sein de ce que Bourdieu nomme le «champ littéraire», les traducteurs littéraires s'assignent à eux-mêmes la part de l'ombre, le statut peu enviable, méprisable et souvent méprisé, d'intermédiaires besogneux. Cet (auto-)effacement est puissamment relayé sur le plan critique ou académique: un traducteur qui souhaite promouvoir lui-même l'œuvre qu'il a traduite doit obéir au «bon ton» académique qui veut que la critique, qui est une forme de publicité, soit assurée par un tiers; souvent ignoré ou tenu en mésestime par la plupart des spécialistes qui ne voient en lui qu'un modeste artisan – un titre dont il peut légitimement s'enorgueillir –, il est rarement invité à s'exprimer sur les œuvres qu'il a traduites. Pourtant, l'opération de traduction suppose une réelle intimité avec les textes, et elle est, avant la critique, la première «entreprise de “déréclusion”» de la littérature¹⁷.

17 Si l'on considère les univers littéraires comme «murés», la critique peut être présentée comme une activité d'ouverture qui assure la communicabilité des

Cette étude porte sur les traductions en français des auteurs autrichiens depuis 1945; elle accorde une attention particulière à l'importation en France, depuis 1970, des auteurs autrichiens contemporains. Dans leurs contextes de production et de réception, quel rôle jouent les traductions et les acteurs du transfert culturel¹⁸, institutions et individus? Comment les traductions s'inscrivent-elles dans les relations politico-culturelles au sein du pays d'arrivée (la France) ou du pays de départ (l'Autriche), et entre ces deux pays? Nous ne traiterons ici que du transfert de la prose. Le transfert du théâtre, qui obéit à des règles particulières – la traduction ne pouvant être dissociée de la mise en scène ni du travail avec les comédiens – est à lui seul un très vaste sujet, il ne sera pas abordé ici. Tout comme ne sera pas prise en compte la poésie, encore que le poème puisse à tout moment faire irruption dans le tissu romanesque et que le découpage des genres relève d'un certain arbitraire.

Notre réflexion s'ouvre sur des considérations liminaires qui situent le propos à la croisée de la sociologie et des études de réception. Empruntées à Pierre Bourdieu, les notions de *champ littéraire* et d'*habitus* (d'auteur, d'éditeur, de traducteur) permettent d'éclairer le contexte éditorial ou intellectuel et les mécanismes qui président à l'implantation (ou non) des auteurs. Celles d'*horizon d'attente* et de *modernité*, héritées de Hans-Robert Jauss, nous invitent à retourner aux textes, aux œuvres, à leur lecture et à leur public. Les deux approches sont complémentaires. L'objet même du transfert suscite par ailleurs maints débats définitoires: qu'est-ce que la littérature autri-

œuvres, une «entreprise de déréclusion». Cf. BRUNEL, PICHOS, ROUSSEAU 1983, p. 10.

18 Les recherches sur les transferts culturels ont été inaugurées au milieu des années 1980, par une équipe de germanistes qui travaillait sur l'histoire intellectuelle du XIX^e siècle en France et en Allemagne, et qui était coordonnée par Michael Werner et Michel Espagne. «Un transfert culturel est une sorte de traduction puisqu'il correspond au passage d'un code à un nouveau code. [...] L'histoire des traductions, aussi bien au sens propre qu'au sens figuré, est donc un élément important des enquêtes sur les passages entre cultures.» Cf. ESPAGNE 1999, p. 8.

chienne? Une question controversée, voire éculée, qui mérite cependant d'être débattue au sein du transfert par la traduction, la mention «traduit de l'allemand (Autriche)» étant aujourd'hui assez largement utilisée par les éditeurs.

Le second volet de notre essai dresse un récapitulatif aussi complet que possible des traductions existantes de la littérature autrichienne – un effort de compilation que nous avons entrepris lorsque nous avons voulu «importer» des écrivains autrichiens qui n'étaient pas encore traduits en français. Nous observons comment certains auteurs du XX^e siècle ont réussi, ou au contraire échoué à pénétrer le champ littéraire français. Les «classiques» autrichiens installés en France ont forgé les attentes du public français, ils peuvent encore déterminer le transfert, ou le non-transfert, de tel ou tel écrivain autrichien contemporain.

Le troisième volet est consacré à l'installation en France, après 1945, de différentes générations d'auteurs autrichiens. Quels critères de choix ou canon(s) régissent le domaine de la littérature «traduite de l'allemand (Autriche)», et permettent la publication de tel ou tel auteur, de telle ou telle œuvre? Quel accueil la presse généraliste française réserve-t-elle à ces traductions? Et quelle image les Français se font-ils de la littérature autrichienne?

Le dernier volet, qui vise à dégager les constantes de la réception française, fait une place à notre activité de traductrice, que nous éclairons à partir d'un exemple concret, la traduction des essais de Karl-Markus Gauß. Nous entreprenons de situer le choix de cet auteur dans le contexte de la réception française de la littérature autrichienne, tel que nous l'avons perçu et décrit dans les chapitres précédents. Il s'agit aussi de montrer comment s'élabore ce texte second qu'est le texte traduit, comment coexistent ensuite ces deux réalités (texte traduit et texte original) qui ne sont pas superposables, et comment le socio-culturel ou social au sens large peut s'immiscer dans le travail d'un traducteur et influencer sur la traduction.

Par certains de ses aspects, l'ensemble de cet essai s'apparente à une déambulation hors des strictes limites de la germanistique ou des études littéraires au sens traditionnel; il relève des études comparatistes qui intègrent aussi l'examen des transferts et des traductions,

comme le montrent Yves Chevrel dans son étude sur *La littérature comparée*¹⁹ ou Pierre Brunel dans *Mythocritique*²⁰ – certains sujets littéraires franchissant les frontières linguistiques et culturelles avec d'autant plus d'aisance qu'ils relèvent, par exemple, du mythe. S'il prend aussi la forme d'un guide pratique à travers le monde éditorial et les instances qui régissent la vie des traductions dans notre pays, c'est que le travail du traducteur est un métier de contact (avec un auteur, avec un éditeur, avec d'autres traducteurs, avec des institutions) et d'entregent, enraciné dans le *hic et nunc*.

Situons enfin, de façon plus vaste encore, notre propos. Qu'en est-il des cultures, des transferts culturels en général et de la traduction en particulier dans un contexte de massification du fait culturel? A l'heure où l'économie médiatico-publicitaire menace le champ artistique dans son autonomie²¹, où la mondialisation est encouragée par la circulation accélérée de l'information sur le net et où l'on ne sait même plus trop ce qu'il faut entendre par culture (... avec un petit ou un grand C? Culture des initiés ou culture de la rue?), peut-il être encore question d'identités nationales ou culturelles, et de transferts littéraires? Quelle mission un traducteur littéraire peut-il s'assigner alors que la part de la littérature dans le chiffre d'affaires de l'édition a diminué²², et que le besoin de romanesque et d'évasion est satisfait

19 «*Transferts littéraires*. – Encore peu utilisée, cette expression met l'accent sur la fonction des littératures étrangères dans la société d'accueil, en raison des possibilités de transgression ou de mise en cause de la norme qu'elles portent en elles. [...] Il faut de toute façon se demander ce qui est transféré: une forme, un rythme poétique, une structure, un thème, une écriture, une façon d'appréhender le monde ou les modalités de son appréhension?» CHEVREL 2006, p. 43. «La littérature comparée s'est depuis toujours attachée à l'étude des échanges littéraires internationaux, aux véhicules favorisant ce commerce ainsi qu'aux transferts entre la production (relevant de la génétique et de l'esthétique) et la consommation (impliquant des études sociologiques et de réception).» MONTANDON 1998, pp. 215-216.

20 Cf. BRUNEL 1992.

21 Cf. DONNAT 1994.

22 Cette part est passée de 42% (1975) à 35% (début des années 1990) en exemplaires produits. On constate une stagnation du nombre d'exemplaires vendus et une diminution régulière du tirage moyen pour les romans qui passe de 21 200

aussi, et plus vite, par l'écran (cinéma, télévision, ordinateur)? Quelle mission, et surtout pour quel lecteur?

Cette étude ne propose pas un système explicatif totalisant qui rendrait compte des phénomènes de transfert dans leur globalité; elle tente plutôt une observation critique des modalités d'importation de la littérature autrichienne en France, ainsi qu'une mise en perspective de l'expérience concrète – et par là *sociale* – de la traductrice que nous sommes aussi. Le lecteur trouvera quelques instantanés ou photographies du transfert de la littérature autrichienne contemporaine en France, alliés à des approches à la fois théoriques – sociologie du traduire, études de réception – et empiriques – observations de terrain, relevés d'une expérience individuelle nécessairement subjective et limitée.

en 1981 à 13 000 en 1992 (DONNAT 1994, p. 271). La littérature ne connaît pas d'extension de son public, ce public a tendance à se solidifier autour du noyau de ceux qui ont un rapport professionnel au livre (p. 284).